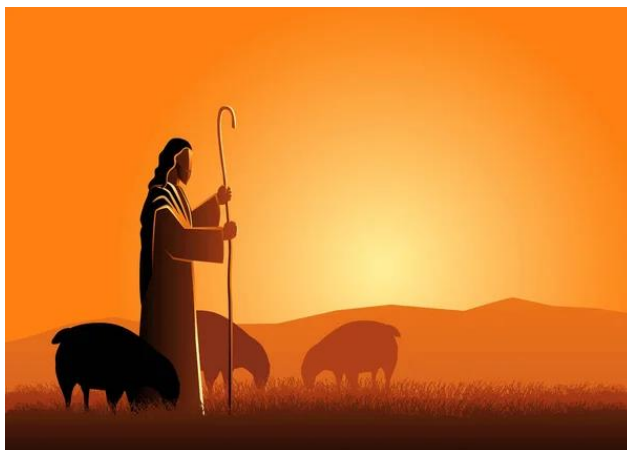


LE BERGER À LA PORTE

Prédication pour le dimanche 19 avril 2026



Jean 10, 1-21

Nous avons entendu ce matin ce qu'on appelle souvent la parabole du berger, un long discours de Jésus rapporté par l'évangile de Jean.

D'un côté, le côté imagé nous semble accessible : même si aujourd'hui, nous ne voyons plus si souvent que cela des troupeaux de moutons, nous les imaginons, ou nous les avons vu lors de nos randonnées, de nos vacances, lors de documentaires ; nous visualisons encore le berger avec son bâton, son chapeau, son chien, sa sagesse faite de silence et de partage du pain et du fromage !

D'un autre côté, ce texte n'est pas si simple : il est long, un peu décousu, il semble aller dans tous les sens.

Il y a d'abord une description de ce qu'est un berger, ou plutôt ce qu'il n'est pas : il n'est ni un brigand qui escalade le mur, ni un étranger qui ne connaît pas ses brebis. Il entre par la porte et il connaît ses brebis, ses brebis le reconnaissent (versets 1-5).

Il me semble qu'après avoir entendu cela, on se dit, ok, le berger, c'est Jésus. Mais voilà que Jésus dit (à ses auditeurs, qui eux, contrairement à nous, n'ont pas compris l'idée), il dit : « En vérité, je suis la porte ! » (v. 7-9)

C'est déjà un peu perturbant, ce nouvel élément de la porte. Et voilà que deux versets plus loin, Jésus confirme notre première impression : il est le bon berger ! (v.11) Un bon berger – nouvelle image – qui n'est pas un mercenaire ; le mercenaire, s'occupe des brebis pour de l'argent, ne les connaît pas vraiment, et surtout fuit face – ici, encore une nouvelle image !! – au loup, ce danger qui fait se disperser les brebis.

C'est fouillis, c'est brouillon, c'est riche !! Dans un commentaire, je lis : « ce texte est trop riche pour être prêché globalement. » J'ai été prévenue ! Ailleurs, j'ai entendu le terme de tableau :

« Il est vrai [...] que Jean 10 déconcerte par le foisonnement de ses images. Il faut le lire, ou plutôt le contempler, comme une aquarelle qui, par petites touches ajoutée, cherche à révéler une lumière insaisissable. [...] L'évangile de Jean requiert un regard d'artiste et non de cartésien ; il s'agit de déambuler avec lui, tourner encore et encore autour des mêmes images. Il y a bien une unité, mais elle est thématique, elle trouve sa cohérence profonde autour de Jésus et ses paroles en 'Je'. » ¹

Oui, c'est comme un tableau qui nous dépeint une réalité alors connue, que l'on comprend encore aujourd'hui ; qui utilise différentes images pour dire plusieurs vérités, au centre desquelles se trouve le Christ. Nous pouvons nous y promener, regarder ici le troupeau de brebis (visualiser celles dans l'enclos, celles en dehors, qui sont-elles ? Où suis-je parmi elles ?), là le brigand qui veut escalader l'enclos (quel visage a-t-il ?), là le mercenaire qui n'aime pas ses brebis, ou là encore le loup qui les disperse...

Et au centre, le Christ, avec ces deux affirmations qui ressortent : « Je suis la porte » et « je suis le berger ».

« Je suis le bon berger »

L'image du berger, du bon berger, est à la fois simple, comme je le disais en introduction, et profondément enracinée. Simple, parce que même si nous ne vivons plus entourés de troupeaux, nous comprenons ce qu'elle évoque : l'attention, la conduite, la protection, le soin.

Mais cette image est aussi chargée d'une mémoire biblique. Elle vient puiser dans l'attente du peuple d'Israël : celle d'un berger promis, messianique, annoncé par le prophète Ézéchiël, un berger qui viendrait chercher les brebis perdues, rassembler celles qui sont dispersées, soigner celles qui sont blessées.

Elle fait écho aussi au Psaume 23, que nous avons entendu :

« Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,
je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. »

Le berger, ici, n'est pas seulement celui qui conduit dans les jours tranquilles. Il est celui qui accompagne dans les épreuves.

Et voilà ce que Jésus affirme : il est ce berger-là.

Celui qui veut le bien de ses brebis. Celui qui protège, qui rassure, qui conduit vers la vie.

Dans ce portrait du bon berger, dans l'annonce de sa venue, un élément revient avec insistance : la voix du berger.

¹ Otilie Bonnema, « Entendre la voix d'un autre, c'est écouter une parole qui vient d'ailleurs », *Lire et Dire* 130 (2021), p. 32.

« Les brebis écoutent sa voix. »

« Il appelle ses brebis chacune par leur nom. »

« Elles connaissent sa voix. » « Elles écouteront ma voix »

Il y a là quelque chose de très intime, la voix est signe de proximité. Comme des études l'ont montrées – les mères reconnaissent les pleurs de leur bébé – comme toutes les personnes qui passent du temps avec eux. Et réciproquement, l'enfant se calme au son d'une voix connue. Et que dire du bien que peut nous faire un simple téléphone, une voix qui traverse la distance, qui parle au-delà des mots dits.

A cela s'ajoute que cette voix dit un nom : « il les appelle chacune par leur nom » -- résonnance de cette parole du prophète Esaïe, que nous disons au baptême : « Je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi. » (Esaïe 43,1) Oui, le bon berger me connaît, moi, individuellement, dans mon histoire, mes fragilités, ma complexité.

Suivre le bon berger, alors, ce n'est pas seulement adhérer à une idée ou à un enseignement. C'est entrer dans une relation. Une relation personnelle — mais qui n'est jamais isolée. Car nous parlons ici de berger et de brebis, et nous ne saurions oublier le troupeau !!

Nous sommes appelés individuellement, chacun par son nom.

Mais nous ne marchons pas seuls. Nous faisons partie d'un peuple, d'une communauté, d'un ensemble.

Et il y a là une tension féconde, qu'il nous faut garder.

C'est ce qu'exprime la théologienne Marion Muller-Colard : « Car si je n'ai de relation à Dieu qu'en face à face, cloîtrée dans ma propre sensibilité, qui me dira que Dieu est plus grand que ce que je perçois de lui ? Mais si je ne suis que ralliement à la fois des autres, si je suis une brebis indifférente à la voix du berger et qui se contente non pas de suivre le maître, mais de suivre le troupeau, comment ferais-je l'expérience que ce n'est pas seulement le troupeau que Dieu appelle, mais aussi moi par mon nom ?

[...] Que nous entendions toujours en nous la résonance des deux appels : l'appel de tous et l'appel de chacun en particulier. »²

« Je suis la porte »

Ici aussi, l'image est simple et forte. Que permet la porte ? Avant tout de rentrer. Elle garantit – dans notre contexte moutonnier -- l'accès à l'enclos, à un espace protégé, sûr. Dire « je suis la porte », c'est donc dire : en moi, vous trouvez un lieu où vous pouvez entrer, être accueillis, être en sécurité.

Et il nous faut souligner ici l'inclusion : l'entrée n'est pas réservée à quelques-uns ! Oui, est invitée à entrer toute personne qui reconnaîtra en Jésus *la voix et la voie* à suivre. « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos... elles écouteront ma voix ». (v. 16)

² Marion Muller-Colard, *Eclats d'évangile*, 2020, p. 291-292.

On parle donc ici d'inviter toute personne qui le souhaite à entrer, et non d'inviter certains individus à sortir – contrairement à une certaine affiche politique avec des moutons blancs et un mouton noir, qui avait fait grand bruit à l'époque... !

Ici, pas de tri qui exclut mais une invitation qui élargit.

Mais si la porte permet à toute personne qui reconnaît la voix du Christ d'entrer, elle permet aussi... de sortir !! D'aller profiter du dehors, des pâturages. L'appel de Jésus n'est pas enfermante !

Je n'invente rien pour la beauté de l'idée, l'aspect du sortir est souligné à de nombreuses reprises : il les emmène dehors, il les fait sortir (v. 3-4). Le verset 9 dans la Segond : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages. »

Entrer pour être en sécurité, oui. Mais aussi sortir pour vivre, pour se déployer, pour trouver la nourriture, la beauté, l'espace. C'est ce que chante le Psaume 23 :

« Il me fait reposer dans de verts pâturages,
il me dirige près des eaux paisibles. »

L'appel du Christ n'est pas un enfermement. Au contraire, il ouvre un va-et-vient : un lieu où revenir pour être nourri et rassuré, et un appel à sortir pour vivre pleinement.

Il y a un dedans qui protège, et un dehors qui fait vivre.

Conclusion

J'ai lu quelque part que dans les bergeries, de l'époque, et peut-être dans certains endroits aujourd'hui encore, il n'y avait en fait pas de porte. La porte est simplement une ouverture, où le berger se poste lorsqu'il a fait rentrer ses brebis pour la nuit. C'est joli, non, cette image d'une porte qui n'en est pas une, du Christ non pas comme barrière mais comme ouverture. Et c'est à cette porte là que nous rencontrons le berger, un autre aspect de ce même Christ : celui de la protection, de l'amour, de l'appel aussi.

Alors oui, ce texte nous laisse entrevoir une richesse presque débordante : relation personnelle et appel collectif, sécurité du dedans et beauté du dehors...

Relation individuelle, appel collectif ; sécurité du dedans, beauté du dehors. Que de belles choses dans ce tableau. Que de facettes à trouver en Jésus-Christ, mort et ressuscité. Je vous souhaite de savoir décliner toute cette richesse dans nos vies, dans nos tableaux à nous. Que le Christ les rende foisonnantes, vivantes, espérantes.

Car celui qui est le berger et la porte nous dit :

« Moi je suis venue pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.

Amen.